

FONDS DUBOIS : 3683

RELIGION
SAINT-SIMONIENNE.
ENSEIGNEMENT
DES OUVRIERS.

SÉANCE DU DIMANCHE 25 DÉCEMBRE 1831.

PARIS.

AU BUREAU DU GLOBE,

RUE MONSIGNY, N° 6.

—
1831.

CB 198557

ENSEIGNEMENT DES OUVRIERS.

SÉANCE DU DIMANCHE 25 DÉCEMBRE.

A quatre heures du soir le père *Olinde Rodrigues* ouvre la séance, assisté du père Talabot, membre du Collège, de Stéphane Flachet et d'Holstein, directeurs du degré des industriels, et de Baud, prédicateur. Les directeurs et sous-directeurs provisoires d'arrondissement sont à l'estrade près de leurs pères.

Stéphane FLACHAT demande la parole au père *Olinde*, et s'exprime ainsi :

L'aspect si nouveau, si vivant de cette réunion, l'attitude que vous y avez prise, et ces paroles par lesquelles vous répondez à nos paroles, et cette vie que vous nous envoyez en retour de la vie que nous vous donnons, et la publicité que reçoivent ces séances, et l'intérêt qu'elles excitent, tout vous révèle, chers enfans, la voie nouvelle dans laquelle nous marchons, l'ère où nous sommes entrés, ère *de parole et d'action*, ère RELIGIEUSE.

Autrefois ici vous *écoutiez*, vous receviez, vous ne viviez pas ; aujourd'hui vous *parlez*, vous rendez, vous vivez. Le moment est donc venu d'agir, et c'est de quoi j'ai mission de vous parler aujourd'hui.

Depuis que nous avons été mis à votre tête, dans tout ce que nous vous avons dit, mes frères Simon, Baud, Holstein et moi ; dans tout ce que vous ont dit et notre PÈRE SUPRÊME et notre père *Olinde*, toutes les fois que pour vous leur parole a rempli cette enceinte, une pensée principale s'est manifestée à vous : vous l'avez comprise, vous l'avez sentie. L'ORGANISATION RELIGIEUSE DES TRAVAILLEURS a été, vis-à-vis de vous, le but de tous nos efforts, le texte de tous nos discours.

La liberté dont la chute profonde de l'ancien régime a doté l'industrie porte en elle son germe de mort : vous le savez, elle doit périr par la concurrence. Je vous l'ai montrée déjà, la concurrence, se personnifiant pour vous dans la misère, pour vos chefs dans la faillite, pour tous dans une guerre sourde, acharnée, immorale, où tombent les combattans sans honneur et sans gloire, luttant entre eux non de courage, mais de ruse et de perfidie, où viennent se briser aussi bien les liens de famille que les lois de la société, où s'engloutissent tour à tour fortunes et réputations, où la personnalité humaine prend un rôle de plus en plus dominant et triste ; de plus en plus se revêtant de sa forme hideuse, l'égoïsme irréligieux.

Au milieu de ce conflit déplorable, les pouvoirs publics ont-ils puissance d'élever une voix pacifique, de tendre une main organisatrice ? Vous le savez aussi ; ils ne l'ont pas. Le gouvernement soudoie une armée de prêtres, mais le gouvernement n'est pas prêtre. Or des prêtres seuls (et ce mot, pour vous, n'a plus rien d'étrange ; vos oreilles et vos sentimens l'accueillent avec une égale bienveillance), des prêtres seuls, aujourd'hui, peuvent organiser l'industrie. Les trésors de l'état, ses armées, et les capacités sur lesquelles il s'appuie, et celles contre lesquelles il lutte sur l'arène constitutionnelle, sont également impuissans à remplir

cette grande œuvre. Le gouvernement n'a pas, et ne peut avoir dans ses mains l'immense levier nécessaire pour soulever l'industrie du sol volcanisé où elle se débat aujourd'hui, et la porter sur le sol fécond où elle pourra développer ses merveilles.

Le gouvernement n'a dans ses mains que des lois stériles, des lois mortes : le nom de Dieu n'y est pas écrit. Rien de vivant, rien de puissant ne peut sortir de là, car il n'y a point là de conception religieuse.

Et ce n'est pas davantage dans les déserts de son église que le prêtre chrétien trouvera le secret de l'organisation des travailleurs. Le plus grand des apôtres chrétiens, saint Paul, a dit, nous le savons, *Qui travaille prie*; mais ce mot n'a jamais reçu de sanction dans le christianisme; jamais le clergé catholique ne l'a pris pour article de foi. Dans le temps de sa plus haute puissance il méconnut, il dédaigna l'industrie. Ce n'est pas aujourd'hui que vous le verrez apprendre le chemin et la langue des ateliers.

Nous le savons, nous, ce chemin, puisque nous avons su vous y trouver. Nous la parlons, nous, cette langue, puisque nous avons su vous y appeler. Et vous êtes venus, et nous voici réunis maintenant dans une même pensée, pour une même œuvre; il s'agit entre nous de l'organisation religieuse des travailleurs.

Or cette œuvre sainte nous venons la commencer aujourd'hui. Je vous annonce (et depuis que notre père *Olinde Rodrigues* est venu prendre sa place à la tête du culte Saint-Simonien, vous le savez, nulle promesse ne sera faite qu'elle ne soit tenue), je vous annonce l'organisation de deux ateliers : l'un d'hommes, celui des tailleurs; l'autre de femmes, celui des couturières.

Déjà nous avons ouvert des enseignemens spéciaux pour les hommes et les femmes qui doivent les composer, et nous sommes contents!

Hommes et femmes ont compris que l'association industrielle

Saint-Simoniennes ne pouvait pas être de notre part une œuvre de pure philanthropie, une simple combinaison de soupes plus économiques ou de vêtemens plus chauds, ou de logemens plus sains : tout cela se trouve sans doute dans l'association Saint-Simonienne ; car cela résulte du fait même de l'association matérielle ; mais dans notre association il y a autre chose, et c'est sur quoi leur pensée s'est portée.

L'œuvre morale de l'association l'œuvre apostolique s'est manifestée devant eux avec toutes ses difficultés et dans toute sa gloire. Ils ont eu foi dans le succès, dans les progrès d'une association religieuse fondée par eux et par nous ; ils se sont sentis forts de nos inspirations, qu'ils sentaient bonnes!... Hommes et femmes de la même profession, travaillant ensemble, c'est-à-dire pratiquant Dieu ensemble, ont compris la nécessité, parmi eux, du classement selon la capacité ; ils ont accepté les bienfaits de la hiérarchie, et se sont liés entre eux religieusement, liés avec nous religieusement.

L'œuvre apostolique de l'association s'est aussi montrée à eux sous la face où ils peuvent surtout l'accomplir ; ils ont compris que la puissance pacifique de travailleurs soumis à une loi religieuse, ayant conscience du but qu'ils veulent atteindre, et ayant à côté d'eux une voix pour le dire au monde, était un instrument de progrès aussi puissant que la parole du prédicateur répandant notre foi à l'extérieur tandis qu'ils la pratiqueront à l'intérieur.

Ils ont compris qu'il s'agit maintenant d'un grand exemple à donner au monde ; ils se sont senti l'ambition de se poser comme les premières preuves vivantes d'un des plus hauts enseignemens que les Saint-Simoniens puissent donner au monde. C'est par eux, et ils le savent, que nous pourrions commencer à prouver à tous comment il est possible d'extirper la concurrence sans rétablir ni maîtrises ni jurandes.

En présence de tant d'efforts aujourd'hui tentés pour améliorer le sort des classes ouvrières par les voies d'association, ils ont compris l'impuissance de tous ces efforts, quand ils ont

su qu'aucun d'eux n'était dominé par une conception religieuse. Ils en savent assez des unions coopératives des Owenistes, et du travail par communauté des Moraves, pour savoir que le remède aux maux de l'industrie n'est pas là : car ils n'y ont trouvé ni classement selon la capacité, ni rétribution suivant les œuvres, ni hiérarchie.

Je viens de dire un mot sur lequel je dois revenir, la rétribution suivant les œuvres. La rétribution suivant les œuvres, en effet, est un des principes fondamentaux de notre religion ; c'est la conséquence immédiate et nécessaire du classement selon la capacité. C'est une des lois providentielles de l'avenir ; et cependant, je vous le dis, la rétribution suivant les œuvres est incomplète parmi nous sous le rapport matériel. La seule rétribution que nous connaissions c'est la place que nous occupons dans la hiérarchie, c'est celle que nous occupons dans le cœur de notre père suprême. Quant au reste, je ne connais d'autre différence entre tous les enfans de la famille, entre tous les fonctionnaires Saint-Simoniens, que celle qui vous apparaît sur cette estrade, une légère différence de costumes en raison des fonctions que l'on remplit. Pour une rétribution pécuniaire, des apôtres n'en reçoivent pas ; on pourvoit à leurs besoins les plus stricts, et le reste de notre budget va servir aux besoins extérieurs de la propagation de notre foi.

Cela a été senti par les hommes et les femmes qui vont fonder les ateliers dont je viens de parler. Tous ont accepté avec amour et respect la loi vivante et la hiérarchie ; ils ont eu foi dans notre PÈRE SUPRÊME, dans notre père *Olinde Rodrigues*, et dans l'avenir de l'humanité. Ils sont sûrs que nous donnerons à leurs enfans l'éducation que nous leur avons promise quand ils ont reçu avec les nôtres le saint baptême de l'égalité ; ils sont sûrs que nous donnerons à leurs vieux parens, lorsqu'ils seront infirmes, une retraite pour leur vieillesse ; et que nous leur en donnerons une à eux aussi lorsque leurs forces s'affaibliront ; et ils vont marcher avec nous, membres de la même famille,

fonctionnaires comme nous et comme nous apôtres , à la réalisation de l'avenir que nous avons annoncé.

Ainsi vont se former successivement les cadres de cette grande armée pacifique de travailleurs qu'attendent de si hautes destinées. Nous vous les développerons successivement, car nous ne vous dirons jamais rien que de certain et de vrai ; mais ne l'oubliez pas, tous les jours, notre œuvre marche ; tous les jours nous accomplissons un progrès, et j'ai foi qu'à chaque réunion nous vous montrerons un fait tout vivant sortant de votre sein et par nous développé. Pour cela cependant nous avons besoin que vous nous aidiez ; nous avons besoin que votre moralité Saint-Simonienne s'affermisse de plus en plus ; nous avons besoin que votre confiance en nous vous inspire de plus en plus d'entiers épanchemens dans le sein de vos pères. C'est par là que des liens véritables s'établiront entre vous et nous, et que vous nous donnerez plus de votre vie, comme nous, nous vous donnerons plus de la nôtre.

C'est par là aussi que les cadres de notre hiérarchie vont s'élargir et qu'ils se recruteront dans les rangs où nous avons trouvé le plus de force et d'amour, dans les vôtres !

(*S'adressant à Haspott*) : Haspott, donne-moi ta main ! (1) (Haspott se lève et s'approche.) Cette main que je serre, c'était celle de mon frère il y a quelque temps, et il sait que je l'aimais comme un frère ! c'est celle de mon fils aujourd'hui. Eh bien ! regardez-la !... Elle est brûlée par le travail ; elle a manié le fer pendant que la mienne maniait la plume ; et cet homme est aujourd'hui l'un des plus solides appuis de l'édifice que nous élevons. (Toute l'assemblée émue applaudit vivement.)

Ce sont de ces mains-là que nous cherchons !... Notre PÈRE SUPRÊME nous disait l'autre jour : « Notre hiérarchie a la peau trop blanche » ; et nous le sentons tous. (Vive impression.)

(1) Haspott, avant d'être *fonctionnaire* Saint-Simonien, et l'un des *directeurs* de section pour le degré des industriels, était *ouvrier forgeron*.

Ainsi, enfans, vous pouvez venir à nous, c'est à vos œuvres qu'on vous jugera ; vous pouvez être sûrs que quand vous serez forts vous trouverez de la place parmi nous : nos rangs comme nos cœurs, je vous le dis, vous sont également ouverts. (Nouveaux applaudissemens.)

J'ai encore un mot à ajouter : Il y a ici deux hommes que vous connaissez tous, Prévost et Dugelay. Ils ont accompli l'œuvre la plus difficile, comme œuvre industrielle, de toutes celles que la doctrine a encore produites. Ils ont fondé la maison d'association de la rue Popincourt, et vous savez ce qu'elle est. Prévost et Dugelay reçoivent de notre père *Olinde Rodrigues* la mission spéciale de diriger toutes les associations que nous allons fonder successivement. C'est à eux qu'est confié désormais le soin de faire pour les œuvres nouvelles de ce genre que nous avons à accomplir ce qu'ils ont si bien fait pour la première. Nous avons la certitude que ce choix aura votre acclamation..

De toutes parts : Oui, oui!

DUGELAY se lève, et d'une voix émue adresse à ses pères ses remerciemens, tant en son nom qu'au nom de Prévost ; il exprime comment ils sentent tous deux la tâche qui leur est confiée.

BOISSY, ouvrier ébéniste de la maison de la rue Popincourt : Si mes Pères veulent me le permettre, j'exprimerai mon sentiment sur nos pères Dugelay et Prévost.

Le P. O. RODRIGUES ; Parle !

BOISSY : Lorsque nos pères Prévost et Dugelay nous ont appris qu'ils étaient appelés à fonder d'autres maisons d'association, nous avons appris avec joie cette nouvelle, parce que nous avons vu qu'ils allaient être utiles à nos frères et à la doctrine ; car nous vivons en eux comme ils vivent en nous. Ils nous ont donné une vie d'amour, et cette vie porte sur tout ce qui nous entoure. Ils nous ont appris que les personnes vraiment morales ne devaient rien dire ni rien faire qui ne fût dit et fait pour le bonheur de tous. C'est par eux que nous nous sommes élevés à la hauteur

des idées morales d'ordre et de paix qui sont en nous. Ce sont eux qui nous ont donné les consolations dont nous avons tant besoin. Pères Prévost et Dugelay, vous allez nous quitter : soyez certains que vous serez toujours suivis de l'amour, de la reconnaissance et des bénédictions de tous vos enfans !

Voix nombreuses : Oui ! oui ! (Applaudissemens.)

(Boissy va embrasser Prévost et Dugelay.)

Le père Olinde ROBRIGUES (s'adressant à Boissy) : Tu viens de payer la dette de reconnaissance de la maison de la rue Popincourt à Dugelay et à Prévost ; je t'en rends grâce !...

Prévost et Dugelay continueront une œuvre si bien commencée, ils consacreront leur vie entière à installer toutes les maisons d'association de Paris, et peut-être de toute la France. Leurs noms seront inscrits sur les portes de toutes ces maisons. Voilà la glorieuse récompense que je leur décerne. (Applaudissemens.)

Baud, dis à notre famille ce qui s'est passé ici, à midi, aujourd'hui.

BAUD : Enfans ! vous avez appris, soit directement par avertissemens donnés à quelques-uns d'entre vous, soit par l'organe des différens directeurs de vos arrondissemens, que nous croyons utile, dans l'intérêt même de l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre que vous représentez ici, de nous condamner à votre absence pour la prédication du matin. Nous avons essayé de vous faire comprendre cette mesure, et nous n'avons pas eu de peine ; car vous avez foi en nous, et vous savez d'avance que tout ce que nous faisons a toujours pour but votre intérêt. Aucune susceptibilité ne s'est élevée contre cette mesure ; et vous saviez bien que ce n'était pas pour épargner à la classe privilégiée l'aspect édifiant de votre pauvreté laborieuse que nous avons demandé cela de vous ; aussi vous vous êtes soumis. Je vais vous dire en peu de mots ce qui s'est passé à la réunion de ce matin. Je vous entretiendrai de ceux à qui j'ai parlé, et de moi ; car pour ce qui s'est passé ce matin, j'ai une confession à vous faire. »

Retouret , prédicateur , a exposé devant l'assemblée l'avenir glorieux des industriels Saint-Simoniens. Il a réclamé d'une manière religieuse, souverainement religieuse, l'affranchissement du prolétaire et de la femme ; il montrait le prolétaire conquérant pacifique, domptant la terre comme un coursier , la terre qu'il embellit et féconde, et qui le reconnaît avec joie pour son maître. Sa parole était pleine d'amour et de douceur ; elle était belle, grande !... Et il en a reçu la récompense de la bouche de notre PÈRE SUPRÊME.

Pendant qu'il parlait, moi qui devais parler après lui , j'avais les yeux sur cette assemblée , j'y cherchais quelques émotions qui fissent naître cette parole spontanée avec laquelle je me présentais devant elle, je lui demandais seulement une larme !.. Une larme de femme m'aurait suffi !... mais tous les yeux étaient secs... Mes regards, qui se promenaient sur cette assemblée, ne rencontraient partout que des hommes qui souriaient dédaigneusement à ce langage nouveau qu'on leur adressait; ils n'ont pas compris ce qu'il y avait de sublimité et de grandeur dans ce prédicateur qui , si jeune encore , se présentait devant eux leur enseignant à eux, jeunes ou vieux, hommes et femmes, le Dieu nouveau !

Aussi, quand je pris la parole, moi qui voulais parler de vous, qui venais pour vous révéler à cette classe privilégiée, pour vous faire vivre au milieu d'elle , j'ai été trop souvent, presque toujours plein d'amertume et de colère; je sentais bien que c'était Dieu qui vivait en moi; mais alors c'était un peu trop ce Dieu qui menace et qui foudroie , et ce n'était pas le Dieu d'amour et de paix que Saint-Simon nous a révélé !

J'ai parlé de vous ; mais j'en ai parlé d'une manière qui ne pouvait vous faire connaître. Je n'avais ni cette tendresse, ni cette religion, ni ce calme qui me font sentir en vous l'avenir pacifique et religieux de l'humanité. J'ai senti pour la première fois alors combien j'avais besoin d'avoir devant mes yeux tous ces visages qui me rappellent, qui me font compter, qui me font sentir ma famille !... J'ai cru que je pouvais parler à cette famille

nouvelle, converser avec elle comme avec vous!... Oh! comme j'ai souffert de votre absence!... comme j'aspire pour parler devant eux à ce que nos pères nous ont prédit devoir se réaliser bientôt, c'est-à-dire à un vaste temple où, entourés de notre famille, nous puissions nous donner religieusement en spectacle à tous pour l'édification de tous. Alors notre parole, traversant vos cœurs vibrans et animés, arrivera puissante d'émotions à toutes les classes de la société représentées en face du sanctuaire. Oh! alors je ne courrai pas le danger de me laisser aller comme ce matin à ces vieux combats de la parole! Vous me rendrez tout l'amour que je vous donnerai, femmes du peuple, femmes des travailleurs; vous aurez encore de ces larmes que je vous ai vues répandre; par elles sera tempérée la violence de cette parole qui jaillit comme un volcan et se verse en lave ardente sur un auditoire étonné, peut-être, mais non attendri.

Je vous ai dit que j'avais fait du mal ce matin; j'ai fait aussi quelque chose de bien.

Haspott devait parler, il est venu parler après moi, il a fait entendre ce langage simple et sans apprêt de l'homme qui connaît mieux l'action que la parole. Eh bien! il s'est trouvé dans l'assemblée des hommes qui n'avaient pas ri à ce que j'avais dit, quand ce que j'avais dit était mauvais, et qui ont ri à la parole simple et pacifique de ce représentant de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre!.... Alors j'ai été heureux! j'ai trouvé une occasion de racheter l'amertume et la colère dont mes paroles avaient été empreintes quand je parlais un instant auparavant. J'ai senti que le moment était venu de me poser vis-à-vis des classes privilégiées à côté d'un homme de la classe prolétaire, admis dans nos rangs par nos pères. J'ai parlé en son nom; je suis venu me placer à côté de ce représentant de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; et serrant sa main, j'ai fait vis-à-vis de lui acte d'humilité profonde; j'ai demandé à ce représentant des travailleurs de m'absoudre de mon oisiveté passée. (Applaudissemens unanimes et prolongés.)

Voilà comment s'est passée la séance de ce matin. La mesure que nous avons prise n'est que temporaire jusqu'à ce que le temple s'élargisse ; elle se répètera peut-être. Mais je vous promets de parler une autre fois avec plus de tendresse et de douceur. Oh ! si ce matin j'avais entendu seulement une voix de femme Saint-Simonienne, qui m'eût donné la note musicale, harmonique, aux tons de laquelle le prédicateur accordera sa voix pour toucher les cœurs , je n'aurais pas parlé comme je l'ai fait. Si j'avais pu seulement entendre la voix naïve d'un enfant parlant du Dieu que nous aimons ! Mercredi dernier je vous ai demandé de préparer vos jeunes enfans à la mission Saint-Simonienne, de féconder, de développer, de continuer le baptême que nous leur avons donné. Eh bien ! préparez-les vos jeunes enfans ! faites en sorte que je puisse recevoir d'eux bientôt les inspirations si douces de leur jeune âge, ils modifieront ainsi la rudesse de ma voix, signe quelquefois du prolétaire moralisé, mais trop souvent aussi du prolétaire prêt à déchirer ses entrailles. Qu'elle soit au plus tôt pénétrée, imprégnée, mouillée des larmes de la voix de l'enfant, de sa grâce naturelle !... Oh ! alors, quelles que soient les femmes privilégiées qui m'entendront, je les toucherai ; elles ne tiendront pas contre les prières et les grâces de l'enfance !.. (Vifs applaudissemens.)

Le père OLINDE RODRIGUES : Enfans ! nous recevons avec plaisir vos applaudissemens ; ils sont un gage de la sympathie que vous nous témoignez, et que vous êtes heureux de nous témoigner ainsi. Cependant je veux vous demander un petit sacrifice : c'est de ne nous témoigner vos émotions qu'à la fin de la séance. Ces applaudissemens pourraient être interprétés d'une manière fâcheuse. Vous le savez : on applaudit au théâtre les acteurs qui remplissent bien le rôle qu'ils ont appris. Je sais bien que vous êtes éloignés de vouloir établir la moindre analogie entre ce qui se passe ici et ce qui se passe au théâtre ; mais d'un autre côté je voudrais vous initier à ce calme sacerdotal, indispensable pour que vous entendiez mieux ce qui se dira ici, et que vous en

soyez plus pénétrés. Je ne vous recommande point le silence qu'on observe dans les églises du Christ; non, sans doute; mais plus vous écouterez avec calme, et plus vous aurez la force de réprimer ces témoignages de votre amour pour nous, et plus aussi je vous remercierai, et plus vous me rendrez heureux. Ainsi donc j'attends de votre amour le petit sacrifice de ces applaudissemens; je l'obtiendrai, n'est-ce pas ? (Oui, oui!)

En ce moment l'un des étrangers admis à la séance se lève et dit :

Je suis étranger dans cette enceinte; je vous prie de vouloir bien me permettre de répondre à ce que vient de dire l'orateur qui a parlé avant vous.

Le Père OLINDE RODRIGUES : Nous ne sommes pas ici dans un club, mais dans un temple. Vous allez cependant parler. Vous êtes le premier étranger qui réclame la parole à ces réunions; je vous l'accorde. Cependant je vous demanderai préalablement qui nous aurons le plaisir d'entendre?

L'ÉTRANGER : Je me nomme de Beaufort.

Messieurs, j'ai demandé la parole parce que j'éprouve le besoin de protester en mon nom, comme étranger, et au nom de la plus grande partie des personnes qui assistaient à la réunion de ce matin, contre ce que vient de dire tout à l'heure le père Baud. Oui, sans doute, quelques ricanemens, quelques murmures ont pu accueillir quelques-uns des nobles sentimens qui avaient été exprimés. Mais ils n'ont pas exprimé l'impression générale. Je venais ici pour la seconde fois; j'ai écouté avec l'attention la plus scrupuleuse tout ce qui a été dit, car j'avais besoin de m'instruire sur le Saint-Simonisme. Depuis long-temps j'entendais parler des Saint-Simoniens; habitué, comme le sont toutes les personnes qui vivent dans le monde, à juger de tout ce qui porte l'empreinte de la nouveauté, je riais souvent de leur doctrine. Cependant, à force d'en entendre parler, l'idée me vint de chercher à la sentir et à la juger par moi-même et non par les autres; je voulais donc vous voir de plus près.

Présenté par un des vôtres au père Talabot, j'ai eu occasion de causer avec lui ; il m'a donné deux de vos ouvrages, et m'a engagé à venir ici le plus souvent possible.

Je suis venu ce matin ; j'ai écouté tout ce qui y a été dit, et très-attentivement. M. Baud nous a dit tout à l'heure que s'il eût aperçu une larme ou entendu un soupir, il se fût abstenu de cette âpreté et de cette véhémence que je blâme, que lui-même a condamnées ; eh bien ! je le déclare, s'il n'a pas vu, moi j'ai vu des larmes dans presque tous les yeux ; moi-même, dont le cœur a été remué par ses paroles, j'ai senti quelques larmes mouiller les miens. Ces larmes, il ne les a pas vues ; aussi j'ai senti le besoin de protester en mon nom et au nom de la plus grande partie de ceux qui se trouvaient ici ce matin, contre ce qu'a dit le père Baud sur l'impassibilité de son auditoire à sa parole.

Je vous prie de croire d'ailleurs que lorsque vous élevez contre l'insensibilité des classes privilégiées, je ne prenais point cela pour une personnalité : loin de moi cette pensée ! car je vous prie de croire que même parmi ces classes privilégiées il y a des hommes au cœur large et généreux, des hommes qui sentent profondément, qui sont capables de se passionner pour tout ce qui est grand et beau, qui, malgré l'entourage que dans la société ils tiennent de leur naissance, bien loin de rire dédaigneusement d'une doctrine qui est présentée comme portant le remède aux maux de l'humanité, savent comprendre et admirer tout ce qu'elle a de sublime, et en désirent la réalisation. (Ces paroles prononcées avec calme, chaleur et dignité, pénétrèrent l'assemblée d'une profonde émotion. — Des applaudissemens éclatèrent dans toutes les parties de la salle aussitôt que M. de Beaufort a cessé de parler.)

Le père Olinde RODRIGUES : Enfans, vous venez d'oublier ce que je vous ai dit tout à l'heure et ce que vous m'avez promis. Mais pour cette fois je ne vous en blâme pas.

Monsieur de Beaufort, en mon propre nom et au nom du PÈRE SUPRÊME de ma religion, au nom de SAINT-SIMON, mon

maître, qui fut aussi d'une noble famille, et au nom du Dieu vivant, dont toute cette assemblée doit être pour vous la manifestation la plus éclatante, j'accepte votre noble protestation, qui est celle d'un cœur, comme vous nous l'avez si bien prouvé, déjà tout Saint-Simonien !... Oui ! vous avez bien raison de condamner (et Baud vient de se condamner lui-même) cette véhémence et cette âpreté avec laquelle il a parlé aux classes privilégiées. Pour lui et pour nous je vous remercie.

Stéphane FLACHAT demande la parole.

Le père Olinde RODRIGUES : Parle.

Stéphane FLACHAT : Charles Pennekère est-il là ?

Charles PENNEKÈRE : Me voici, père.

Stéphane FLACHAT : Approche, Charles. (Charles Pennekère monte à l'estrade.) M. de Beaufort, vous venez de nous donner un enseignement dont j'ai aussi à vous remercier. Vous avez dit que vous reconnaissiez que notre religion était sublime. Je vais vous demander tout-à-l'heure une preuve vivante de vos paroles. (Frappant sur l'épaule de Ch. Pennekère.) Voici un homme à mon côté ; il est venu me trouver il y a trois jours, et il m'a dit : « Mon père ! quand vous avez parlé, dimanche, des dou-
 » leurs de la classe privilégiée, quand vous nous avez dit qu'elle
 » aussi souffrait ; quand, mercredi, à l'enseignement, vous nous
 » avez dit qu'il y avait dans son sein de grands cœurs, vous m'a-
 » vez tellement fait de mal que je me suis senti indigne d'exercer
 » les fonctions auxquelles vous vouliez m'appeler. Moi, ouvrier,
 » vous pouvez me mettre en face des ouvriers ; et, le jour de l'é-
 » meute, vivant ou haché, vous me trouverez où vous m'aurez
 » mis ; mais si vous me placez devant des bourgeois, et qu'ils
 » viennent à moi armés, je vous en prévient, je leur arrache-
 » rai leurs baïonnettes, et peut-être je les en frapperai ! car j'ai
 » dans le cœur une telle haine contre les privilégiés, qu'il me
 » serait impossible de leur parler le langage pacifique que
 » vous nous enseignez. Dès mon enfance ils m'ont torturé,
 » et je les déteste autant que je les méprise. Je ne me sens donc

« pas le courage d'être directeur d'arrondissement. Toutefois
 » je sens que je vous aime encore plus que je ne les hais, et je
 » viens me mettre entre vos mains. Voyez si vous pourrez me
 » délivrer de ces sentimens que je voudrais chasser de moi, et si
 » vous y parvenez, dans trois jours, dimanche, je viendrai vous le
 » dire, et si je viens vous le dire, vous pourrez compter sur moi. »

Nous avons causé long-temps ensemble; il m'a dit toute sa vie;
 je lui ai dit toute la mienne. Nous avons pleuré ensemble. Au-
 jourd'hui Charles est venu me dire : « Je n'étais pas religieux;
 » j'aimais les prolétaires, parce que je m'aimais en eux; mainte-
 » nant j'aime tout le monde, et vous pouvez compter sur moi. »

Charles! tu le vois : je ne te trompais pas! M. de Beaufort,
 ce prolétaire que nous avons moralisé, ce noble cœur d'ou-
 vrier qui par nous n'a plus de haine pour les bourgeois, vou-
 lez-vous le presser sur le vôtre?

(Stéphane Flachat s'approche de M. de Beaufort tenant Pen-
 nekère par la main. M. de Beaufort se lève et lui tend les bras.
 Au moment où le noble et l'ouvrier se touchent et s'embras-
 sent, toute l'assemblée se lève, et son émotion éclate par les
 transports les plus vifs.)

Le père OLINDE RODRIGUES : Saint-Simoniens, hommes et
 femmes! étrangers qui assistez à cette union, de quelque partie de
 l'Europe que vous soyez, quelle que soit la religion dans laquelle
 vous êtes nés, quel que soit le parti dont vous suivez la bannière,
 quelle que soit votre position dans le monde, Bourgeois, nobles
 ou prolétaires, riches ou pauvres!... écoutez! Ce jour est un
 grand jour!...

Voici les dernières paroles de Saint-Simon. (Profond silence).

Il était six heures du soir; c'était le 19 mai 1825. J'étais
 près de lui avec quelques amis qui depuis ne m'ont pas suivi. Il
 y avait aussi à côté de lui ce porteur d'eau dont je vous parlais
 l'autre jour, et dont j'avais oublié le nom; mais on me l'a rap-
 pelé depuis : il s'appelle Antoine; il est retiré depuis deux ans
 dans ses montagnes de l'Auvergne. L'œil de mon Maître était

éteint; à peine entendait-on l'articulation de sa parole; depuis cinquante jours il ne buvait que de l'eau et du bouillon, et cette face de courage et de religion qu'il avait exposée pendant soixante années aux crachats du monde, cette face s'en allait aussi : il n'avait plus de mouvement, mais sa tête et son cœur étaient encore en harmonie. Il nous pria d'aller fermer sa fenêtre; et voici ses paroles; il mourut quatre heures après :

» Depuis douze jours je m'occupe, mes amis, de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise. (Il s'agissait du journal que depuis j'ai fondé, *le Producteur*.) Depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée : vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat... *La poire est mûre, vous pouvez la cueillir*... La dernière partie de mes travaux, *le Nouveau christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé. La religion ne peut disparaître du monde; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne oubliez pas! et souvenez-vous aussi que pour faire de grandes choses il faut être passionné.... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de toutes leurs facultés. »

Il ajouta encore : « Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous. » Il porta la main à sa tête, et il mourut.... Et j'ai continué son œuvre, et il en jouit. D'autres plus grands que moi l'ont continuée avec moi, et j'ai donné l'exemple, en cédant la première place à celui que je reconnais plus digne que moi d'être le chef d'une hiérarchie libre selon la capacité!.....

Que répondre maintenant à ces sceptiques, à ces hommes aux combinaisons mesquines et étroites dont la politique quotidienne n'a déjà plus d'écho parmi les penseurs, quand ils viennent dédaigneusement, et avec un sourire amer, dire qu'ils ne savent ce

que c'est que la religion Saint-Simoniennne. Cette religion qui associe les hommes de toutes les classes, qui permet à ses apôtres de se placer, sans armes, avec la seule puissance de leur foi et de leur parole, en face de tout ce qui a puissance en Europe!.... Et quelle assemblée serait donc religieuse, si celle-ci ne l'était pas! Les mots DIEU et RELIGION doivent-ils être rayés du dictionnaire? Si quelqu'un osait l'affirmer, je lui demanderais de qualifier ce qui vient de se passer ici; et s'il trouvait un nom plus grand que celui qu'ont invoqué tous les plus grands d'entre les hommes depuis cinq mille ans, je l'accepterais à l'instant. Mais non!... Il y a des noms qui ne périront jamais! et le premier de ces noms est DIEU, celui qui est, qui a été et qui sera, en qui tous nous vivons et par qui tous nous vivons. Et s'il existe une force plus grande que celle qui nous anime, et que cette force ne soit pas religieuse, qu'on me l'indique! Je suis curieux de la connaître; je suis prêt à accepter cette force. Qui me la montrera?... Qui la fera passer en moi?... Mais c'est assez sur ce point.

Saint-Simoniens, je vous disais, il y a huit jours, que dans ce temple je ne prononcerai jamais, moi, chef du culte Saint-Simonien, d'autre division parmi les hommes que celle-ci : les Saint-Simoniens et les Non-Saint-Simoniens! Pour moi, il n'y a en ce moment ni prolétaires, ni bourgeois, ni nobles, ni roturiers, ni royalistes, ni libéraux, ni ministériels, il n'y a que des Saint-Simoniens et des gens qui ne le sont pas encore. Je vous disais aussi que le moment était venu pour nous de transformer cette parole du Christ : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Nous sommes plus grands que le Christ, car nous disons : « Celui qui n'est pas avec nous sera bientôt avec nous. » Vous m'avez promis d'accepter religieusement cette même division, de ne voir que des pères, des frères ou des fils parmi vous et parmi tous les hommes qui accepteraient la foi Saint-Simoniennne, de quelques rangs qu'ils vinssent, et vous tiendrez votre promesse.

Mais je veux pourtant vous dire à tous la différence que j'éta-

blis entre les libéraux et ceux qui ne le sont pas , et les Saint-Simoniens.

Jusqu'à Saint-Simon la puissance progressive de la civilisation était exprimée par le libéralisme; c'est le besoin d'indépendance, d'idées généreuses qui fait demander aux libéraux des droits politiques pour le peuple, le vote universel, l'instruction élémentaire; et certes il y a au fond de tous ces vœux quelque chose de généreux, et qui ne peut être dépassé que par les progrès conçus par les Saint-Simoniens. Et voici pourquoi: c'est que les libéraux veulent faire des *bourgeois* de tous ceux qui ne le sont pas, nobles ou prolétaires (on rit), et nous, Saint-Simoniens, nous voulons de tous; prolétaires, bourgeois et nobles, faire des *associés*. Et voilà pourquoi il y a tant d'impuissance chez les libéraux lorsqu'ils atteignent le pouvoir et lorsqu'ils sont obligés de constituer quelque chose, et même avant d'atteindre le pouvoir, lorsqu'ils veulent préciser, organiser même en théorie leurs idées.

Jamais un libéral n'a pu me répondre à cette question: « Pourquoi le vote électoral ne serait-il accordé qu'à ceux qui paieraient un certain cens et non à celui qui paierait le cens moins un centime? » Je sais bien qu'une première réponse est celle-ci: « Tout le monde ne peut voter. — Mais de qui tiennent-ils le droit de fixer la limite? — De la nécessité, disent-ils. — Eh bien! moi, je tiens de Dieu le droit de les convertir.

Ce droit, je l'exerce par la puissance de ma foi, par ma parole, par celle de mes fils, par l'exemple de notre union, par celui que j'ai donné dans la hiérarchie nouvelle; voilà la puissance qui distingue les Saint-Simoniens des libéraux. Les Saint-Simoniens ont la patience d'exécuter successivement, lentement, mais toujours en marchant en avant, ce qu'ils proposent ou conçoivent de bon. Les libéraux n'ont pas cette patience; aussi à quoi sont-ils réduits? ils demandent, ceux qui sont les plus ardents, le vote universel. Le vote universel! Mais alors pourquoi les *femmes* ne

voteraient-elles pas aussi? (On rit.) Riez, riez! Il y a en effet matière à rire dans cette logique!...

Ne croyez pas, au reste, que je méconnaisse les intentions des libéraux. Oui, il y a dans les organes du libéralisme une grande utilité; ils font ce que nous ne faisons pas. Mais ce que nous faisons est supérieur à ce qu'ils pourront même concevoir, placés au point de vue où ils sont. Et pourquoi n'aimons-nous pas les libéraux? Y a-t-il dans ma parole quelque chose de dur pour leur cœur? Je n'attaque que leur logique; mais quant à leur cœur, il est tout près du mien. Ils veulent le bonheur de tous. Ils doivent aimer les Saint-Simoniens qui veulent le réaliser. Oui, je suis libéral en ce sens que si je croyais à une division ineffaçable entre les Saint-Simoniens et ceux qui ne le sont pas, vous me verriez parler beaucoup plus des libéraux que des légitimistes et des hommes du *juste milieu*.

Et cependant il y a quelque chose de bon et d'honorable chez les légitimistes et chez les hommes du *juste-milieu*. Ecoutez-moi. Les légitimistes sont en petit nombre; ils ont cela de commun avec nous. Ils soutiennent tant qu'ils peuvent, et jusqu'à la dernière extrémité, le principe de la légitimité et la société qui en est la conséquence. Ils ont de grands talents à leur tête, et peut-être de plus grands encore que n'en ont les libéraux; ils ont des hommes qui ont au plus haut degré fait preuve de dévouement et de bonne foi; et rappelez-vous que c'est la principale chose chez les hommes que la bonne foi.

Les légitimistes regrettent un ordre de choses dans lequel ils voyaient une condition d'ordre. Je ne parle pas de ceux qui sont assez aveugles pour n'être pas indignés des derniers actes de la branche aînée des Bourbons. Je me rappelle les paroles de Chateaubriand à la Chambre des pairs. Là il appelait les ministres violateurs de la foi jurée d'*affreux ministres*. Chateaubriand est légitimiste, il regrette Henri V. Je comprends ses regrets, mais je ne les partage pas.

Entre ces deux principes d'ordre, l'héritage selon la naissance

et l'héritage selon la capacité, il n'y a que des transitions bâtar-des et cependant utiles, comme le parti du *juste-milieu*, parti dont l'avenir est limité, parti qui représente surtout l'élément pacifique. C'est par là qu'il sert le progrès.

C'est en harmonisant ces trois caractères de manière à leur faire sentir la vie sociale qu'ils portent en eux que nous parviendrons à rapprocher les hommes des partis opposés; c'est ainsi que nous ferons communier ensemble les défenseurs les plus obstinés de Henri V et les républicains les plus prononcés, les démocrates rêvant encore Robespierre et la Montagne. Ils feront ce que personne n'aurait jamais pu faire; ils feront par leur conversion s'embrasser deux hommes qui ne voient de salut pour la France, l'un que dans le retour de Henri V, l'autre que dans le rétablissement d'un comité de salut public. (Sensation.)

Enfans, depuis que le PÈRE SUPRÊME de notre religion m'a chargé de la direction du culte, à chacune de nos réunions vous avez vu un progrès nouveau qui vous en promet un chaque dimanche. Aujourd'hui j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Je vous disais il y a huit jours que ces hommes d'argent, ou ceux qui en emment le plus, les banquiers et les capitalistes avaient organisé contre moi une petite conspiration, une petite émeute. (On rit.) Ils ont cru pouvoir se permettre de me refuser d'escompter un papier revêtu de ma signature, et qui du reste en portait une autre qu'ils connaissent pour très-bonne, et ils ont violé dans ma personne la tolérance commerciale; ils se sont permis de me demander quelle était ma religion quand je leur présentais un papier qu'ils n'avaient qu'à escompter au taux qui leur convenait. Je le leur pardonne, et d'autant mieux que dans ce moment je fonde mon crédit sans eux. Quand il sera fondé, ils seront les premiers à m'offrir leurs services.

Toute puissance, toute société a du crédit, c'est-à-dire peut trouver des hommes qui lui prêtent de l'argent, car tout ce qui est homme ou société a une puissance quelconque de tenir ses engagemens. Certes si les capitalistes auxquels je m'adresse par-

tageaient la confiance que vous avez en moi sur notre propre crédit, ce que je leur demande serait bientôt fait.

Je sens fort bien qu'il serait absurde à moi de vouloir négocier une promesse d'avenir, c'est-à-dire les titres de la société Saint-Simonienne, aux mêmes conditions qu'on négocie ceux des puissances politiques. Mais voici ce que j'ai fait. J'ouvre une rente Saint-Simonienne, payable moitié le 1^{er} octobre et moitié le 1^{er} avril, à un taux très-bas. J'en émets très-peu; je n'ai pas envie de faire des emprunts onéreux; rappelez-vous-en à moi. Je ne veux pas faire comme pour les cortès, pour lesquels il s'est trouvé bien des banquiers qui ont donné à tous les portiers de Paris, et à tous les pauvres domestiques qui ne trouvaient pas de placements pour leurs économies, des titres que depuis dix ans on ne paie plus. Ces titres ont cependant encore une valeur à la Bourse. Mon crédit sera supérieur à celui-là; car je suis là pour payer, tandis que personne n'est là pour payer les intérêts des cortès.

onaparte, quand il s'est emparé du timon de l'état par une révolution militaire, n'avait pas un crédit égal à celui auquel je prétends; car le 5 pour 100 a été coté pendant assez long-temps après le 18 brumaire, 18, 22 et 23; et moi je demande pour ma rente 5 pour 100, 25.... J'ai annoncé cette ouverture d'emprunt à tout ce public, qui était ici ce matin.... Je vous dirai que déjà j'ai placé plusieurs de mes inscriptions, et cependant ce n'est que d'hier que j'ai ouvert mon emprunt. Les banquiers ne m'en ont encore rien pris, mais j'ai vu hier un capitaliste. C'est un homme de cœur. Il m'a peut-être remis la moitié de ce qu'il possède, et il m'aurait tout remis pour peu que j'eusse insisté. Vous voyez par là que c'est toujours aux gens de cœur qu'il faut auparavant s'adresser. Les banquiers viendront plus tard, lorsqu'ils sentiront qu'il y a ici de l'argent à gagner pour eux, et ce temps n'est pas loin.

BAUD demande la parole au père *Olinde Rodrigues*, et s'adressant à M. de Beaufort: « Monsieur, dit-il, quoiqu'il soit étrange que ma parole vienne se placer après celle de mon père *Olin-*

de, je vous déclare hautement que je vous remercie de m'avoir montré que je m'étais trompé. Vous pleuriez, m'avez-vous dit. Et pourquoi donc ne vous ai-je pas vu?... Oh! mes yeux m'ont donc bien trompé!... Flachat vous a tout à l'heure présenté un homme qui avait contre la classe privilégiée des sentimens que je n'ai jamais eus; quand cet homme vous a dit qu'il n'était plus ce qu'il avait été par rapport à la classe privilégiée, vous l'avez embrassé, je vous demande aussi de vous embrasser. (De toutes parts : Bravo, bravo!)

(M. de Beaufort et Baud s'embrassent cordialement. — Il est difficile de décrire l'émotion de l'assemblée à ce moment. Tout à-coup BAUD se retourne vers le père *Olinde Rodrigues* en s'écriant avec transport : « Père, il a dit qu'il était des nôtres! » — Profonde sensation.)

Le père OLINDE RODRIGUES se lève : M. de Beaufort, voulez-vous approcher? (M. de Beaufort monte à l'estrade.) Qui suis-je pour vous?

M. DE BEAUFORT : Aujourd'hui, mon ami; bientôt, je pense, mon père.

(Le père *Olinde Rodrigues* embrasse M. de Beaufort.)

En ce moment où l'émotion de l'assemblée est à son comble, une femme demande la parole. Elle est aux places occupées par les étrangers admis à la séance. Elle déclare se nommer FANFERNAUT; elle s'exprime ainsi :

Ce qui se passe ici me pénètre d'une émotion si profonde, d'une admiration si grande, que je ne puis résister au besoin de vous le dire. Mais avant tout sachez quelle est celle qui vous parle en ce moment. C'est une femme qui jusqu'à présent n'a signalé l'amour qu'elle a pour ses semblables que par des actes de haine, de destruction et de vengeance, parce qu'elle n'a pas su trouver d'autres moyens de donner cours aux sentimens dont son cœur était animé. C'est une femme qui a paru, il y a un mois, devant la cour d'assises comme accusée d'avoir conspiré contre le gouvernement. (Mouvement général de surprise.)

Lorsque éclata la révolution de juillet, à laquelle je pris une part active, j'ai cru, comme tous ceux qui combattaient alors, que nos efforts ne seraient point stériles ; mon ame alors s'est élevée à toute la joie et au bonheur qu'elle croyait réservés à mon pays !

(Ici madame Fanfernaut expose les douleurs qu'elle a éprouvées depuis la révolution de juillet, et les causes de son arrestation au mois de novembre dernier, pour avoir cherché à défendre un vieillard injustement arrêté. Madame Fanfernaut a été acquittée après plusieurs jours de *secret*. Elle a continué ainsi :)

Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour mon pays, mon pays que j'aime aujourd'hui plus que jamais, car les Saint-Simoniens m'ont appris la meilleure manière de l'aimer. J'avais vu son bonheur dans un ordre de choses que rêvent les cœurs généreux ; j'avais été éblouie par le faux éclat de la bannière qu'ils arboraient. Tous ces sentiments de républicanisme ont fait place à ceux que le Saint-Simonisme inspire ; c'est là désormais la bannière devant laquelle je me prosterne. C'est avec elle que j'irai chercher les citoyens ; j'irai les chercher, non pour les mener braver la mort, comme je le fis en juillet, mais pour les faire vivre de cette vie d'amour, de cette vie dont l'expression me manque, car ce que l'on sent trop vivement ne saurait avoir d'expression assez forte ; mais des cœurs comme ceux des Saint-Simoniens doivent me comprendre. Dès aujourd'hui, je le dis hautement, j'abjure tous ces moyens dont je me suis servie jusqu'à présent pour satisfaire les sentiments qui brûlaient dans mon cœur, je les abjure ; je veux me montrer digne de la nouvelle foi religieuse que j'embrasse. (La parole de madame Fanfernaut est entrecoupée ; son émotion lui permet à peine de se faire entendre.)

Le père OLINDE RODRIGUE (l'arrêtant) : Femme, remettez-vous : j'ai compris, dans ce que vous venez de dire, qu'il y avait en vous de l'amour pour ceux qui souffrent, et de la sympathie pour les hommes qui annoncent le progrès de la société ;

d'opinion républicaine, je n'en connais pas dans cette enceinte. La république est impossible, elle ne sera jamais réalisée, et le nom même de république disparaîtra pour faire place à celui d'association; et si l'on vient dire que la république c'est la religion Saint-Simonienne, je le nie. Je n'attacherai point une chimère à ma religion. Ainsi donc, femme, si vous êtes Saint-Simonienne, sachez bien que ce n'est pas la république que nous voulons.....

Madame FANFERNAUT : Je le comprends.

Le père OLINDE RODRIGUES : Dans huit jours je vous donnerai de nouveau le parole. Vous n'avez pas en ce moment le calme nécessaire pour que votre profession de foi puisse être acceptée par nous. Dimanche, vous parlerez, si, revenue de l'émotion que vous éprouvez en ce moment, vous me le demandez.

(Le père *Olinde Rodrigues* a donné alors la parole à Bazin, peintre en décors, qui a témoigné le désir de parler. L'espace ne nous permet pas de reproduire les paroles de Bazin; il a raconté comment il sauva un officier rue de Rohan, et le sentiment de haine qui lui était resté dans l'âme contre les nobles, parce que cet officier, noble, lui paraissait avoir méconnu son bienfaiteur. Il a exprimé à M. de Beaufort ce que son allocution avait produit sur lui, et a déclaré que, comme Charles Pennekère, il se sentait digne d'être Saint-Simonien maintenant, puisqu'il pourrait parler un langage aussi religieux à un bourgeois qu'à un prolétaire. Le langage simple et énergique de Bazin a produit une vive impression sur l'assemblée.)

La séance a été levée à six heures et demie.

